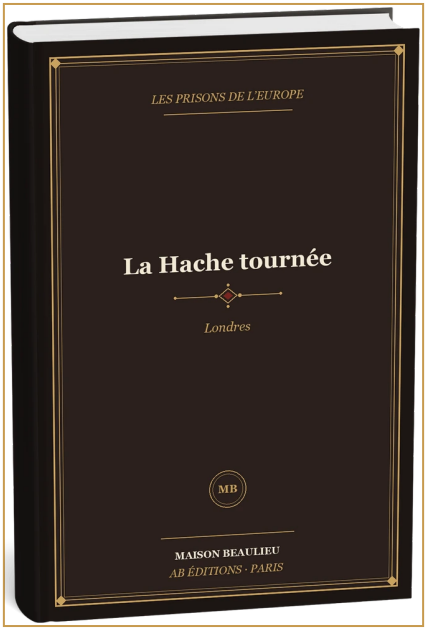
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Prisons de l'Europe · Volume 4 sur 8



La Hache tournée

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

1. La révolte des communes

Le brouillard était tombé sur la Tamise comme il ne tombe qu'à Londres, épais, jaune, presque solide, au point qu'on eût pu croire que le fleuve entier s'était changé en fumée pour remonter vers le ciel. Je m'étais promis, ce soir-là, de gagner mon auberge de Great Tower Street avant la nuit close ; mais le brouillard en avait décidé autrement, et c'est ainsi que je me trouvai, à la faveur d'une lanterne qu'un gardien voulut bien me prêter pour ne pas m'égarer entre les tours, hébergé pour la veillée dans le logis même de mon sauveur — un vieux yeoman warder, l'un de ces gardiens en habit rouge et or que le peuple de Londres appelle Beefeaters , et qui vivent, retraités de leurs longues années de service, dans les petites maisons de brique adossées aux murailles de la forteresse. Le feu ronflait dans l'âtre ; au-dessus du manteau de la cheminée, une vieille hache de cérémonie, au fer large et tourné comme une lune de fer, pendait, noire de fumée et d'âge, entre deux hallebardes plus récentes. Un bruit sourd, au-dehors, comme un pas qui traînait sur les pavés du quai, me fit tressaillir ; je demandai à mon hôte si l'on veillait, cette nuit, quelque prisonnier de la Tour.

— Il n'y a plus de prisonniers dans la Tour, monsieur, dit-il en riant dans sa barbe blanche, que le vent qui cherche sa route entre les tourelles, et qui la trouve mal, les nuits de brouillard comme celle-ci. Vous avez l'oreille d'un homme qui n'a pas dormi dans une vieille pierre ; moi, j'y ai dormi quarante ans, et je ne distingue plus le pas d'un mort de celui du vent. Mais puisque vous voilà pris ici jusqu'au

matin, et que le feu est bon, et que vous regardez cette hache comme si elle allait vous répondre, je vais vous conter ce qu'elle a vu — elle, et les pierres, et moi qui ne l'ai su que d'un vieux camarade qui le tenait lui-même d'un autre, et ainsi de génération en génération de gardiens, comme on se passe une lanterne dans le noir. Ce n'est pas une histoire de roi qui tue son frère, ni de reine qu'on décapite ; c'est une histoire de peuple, monsieur, la seule fois peut-être où ce peuple-ci fut assez fort pour entrer chez le roi sans y être invité. Cela se passait sous Richard II, en l'an 1381, et cela commença, comme commencent souvent ces choses, très loin d'ici, dans une forge.

Il faut d'abord savoir, monsieur, que l'Angleterre, en ce temps-là, était un pays où l'on payait de tout : on payait pour naître serf, on payait pour rester vivant, et l'on payait, cette année précise, pour avoir quinze ans. Le Parlement, pressé de trouver de l'argent pour les guerres de France, avait décrété une capitation de trois groats — une douzaine de sous, à peu près — sur toute tête âgée de plus de quinze ans, homme ou femme, sans égard à la richesse ni à la misère de qui portait cette tête. Et comme il arrive toujours, quand un pouvoir lointain invente un impôt, ce ne fut pas le pouvoir qui en pâtit, mais le peuple, et ce ne fut pas la loi qui fut cruelle, mais ceux qu'on chargea de la faire exécuter. Les collecteurs, race d'hommes qui trouve dans la misère d'autrui son négoce et son plaisir, se répandirent dans les comtés d'Essex et de Kent avec cette insolence particulière aux petites autorités qui savent qu'on ne leur demandera jamais de comptes ; et l'on vit, ces mois-là, plus d'un père de famille contraint de jurer sur l'Évangile que sa fille de treize ans n'en avait pas quinze, pendant que le collecteur, la main sur son registre, feignait de ne pas le croire.

Il y avait, dans un village d’Essex, un forgeron du nom de Wat Tyler, homme robuste, connu de tous pour son bras et pour sa droiture, qui vivait avec sa fille dans l’arrière-boutique de sa forge, ayant perdu sa femme depuis plusieurs années. Le jour où les collecteurs vinrent chez lui, il était penché sur son enclume, et son marteau, à chaque coup, faisait jaillir de la barre rougie une gerbe d’étincelles qui allait mourir contre les murs noirs de suie ; sa fille, à côté du fourneau, actionnait le soufflet, le visage rougi par la chaleur, et ne levait les yeux que pour regarder son père avec cette sorte d’admiration muette que les filles ont pour leurs pères forgerons, quand elles les voient dompter le fer comme d’autres dompteraient une bête.

— Que voulez-vous, dit Tyler sans interrompre son ouvrage, comme les collecteurs s’arrêtaient sur le seuil ; j’ai payé ma capitation le mois dernier, vous en avez le reçu dans vos papiers.

— Toi, oui, dit le chef des collecteurs, un homme au visage gras, aux petits yeux qui allaient sans cesse de la forge à la jeune fille. Mais ta fille ne paye pas, et elle est anglaise comme toi, que je sache.

— Elle est anglaise et bonne anglaise, dit le forgeron, posant enfin son marteau ; mais elle n’a pas quinze ans, et la taxe ne se lève que sur les quinze ans révolus. Allez voir au registre de la paroisse, si vous ne me croyez pas.

— Quoi, pas quinze ans, une fille si formée ? dit l’homme avec un rire qui n’avait rien de bon ; c’est incroyable, et tellement incroyable que je ne le crois pas.

Il fit un signe à ses deux acolytes, qui s’approchèrent du fourneau où la jeune fille, pâle soudain, avait cessé de souffler le feu ; et le

collecteur, s'avançant à son tour, se mit à débiter, en la saisissant par le poignet, des paroles si grossières, mêlées d'un rire si épais, que je n'oserais, monsieur, vous les redire au coin de ce feu. Il prétendait, disait-il, s'assurer par lui-même de l'âge de la belle enfant, et ses deux compagnons, riant de même, s'apprêtaient à l'aider dans cette vérification qui n'avait plus rien d'une vérification d'impôt.

Wat Tyler, l'espace d'un battement de cœur, ne comprit pas ; un père a peine à croire, même quand il le voit, ce que peut oser un homme devant lui. Puis il comprit, et le monde, pour lui, changea de couleur. Il vit sa fille se débattre entre ces mains, entendit son cri monter au-dessus du sifflement du soufflet qu'elle avait lâché ; et sans qu'aucune pensée, aucun calcul n'eût le temps de se former en lui, son bras se leva de lui-même, comme il se levait depuis vingt ans sur l'enclume, et le marteau qu'il tenait encore retomba, non sur le fer, mais sur le crâne du collecteur, qui s'écroula sans un mot, la face dans la cendre du foyer.

Les deux autres, aspergés du sang de leur chef, et voyant déjà les voisins accourir aux cris de la jeune fille, s'enfuirent par la ruelle sans demander leur reste ; on ne les revit plus dans le village. Et Wat Tyler resta là, debout au milieu de sa forge, son marteau à la main, sa fille pressée contre lui et sanglotant sans bruit, tandis que les voisins, entrés à leur tour, regardaient le corps étendu, puis le forgeron, puis de nouveau le corps, avec cette hésitation des honnêtes gens devant un sang qu'ils ne savent encore s'il faut pleurer ou bénir.

La cloche de la petite église se mit à sonner, non le glas, mais ce tocsin bref et haché que les villages d'Angleterre réservaient d'ordinaire au feu ou à l'ennemi ; et l'on vit accourir, des champs voisins et des chaumières, des hommes qui ne savaient encore rien

sinon qu'il fallait courir, la faux ou la fourche à la main, vers cette forge dont la porte restait grande ouverte sur la nuit qui tombait.

Il ne fallut pas longtemps pour que l'hésitation tournât en faveur du forgeron. On avait vu, on avait entendu ; on savait, dans ce village comme dans tous les villages d'alentour, ce que valaient ces collecteurs et de quelle façon ils levaient l'impôt du roi ; et l'homme qui avait vengé sa fille d'un coup de marteau devint en un jour, aux yeux de ses voisins, moins un meurtrier qu'un justicier providentiel, celui-là même que chacun eût voulu être et que nul n'avait osé être avant lui. Tyler comprit, dans les heures qui suivirent, qu'il n'y avait plus pour lui de retour possible à sa forge et à sa vie tranquille ; et comme il fallait choisir entre fuir et se rendre, il choisit une troisième voie que nul, pas même lui peut-être, n'avait prévue le matin même : il appela aux armes ceux qui approuvaient son geste. En une quinzaine de jours, monsieur, ce forgeron d'un village d'Essex se trouva à la tête de cent mille hommes.

Il faut dire, pour comprendre comme le feu prit si vite, qu'il couvait depuis des années sous la cendre. Un prêtre errant, nommé John Ball, chapelain sans bénéfice attaché au comté de Kent, parcourait depuis longtemps les campagnes, prêchant aux carrefours et sur les places de marché une doctrine qui effrayait les seigneurs bien plus que les curés : que Dieu, en créant le monde, n'y avait mis ni serfs ni maîtres, qu'Adam et Ève n'avaient connu ni l'un ni l'autre état, et que les hommes qui possédaient tout n'avaient sur ceux qui ne possédaient rien nul droit qui vînt du Ciel. Il disait aux paysans rassemblés, de sa voix qui portait loin dans l'air du soir :

— Pourquoi ceux-là sont-ils vêtus de velours et de fourrure, quand nous sommes à peine couverts d'une toile grossière ? Pourquoi ont-ils

le bon pain et le bon vin, quand nous n'avons que le seigle et l'eau de pluie ? Pourquoi ont-ils les châteaux, quand nous n'avons que le travail, la pluie et le vent des champs ? Notre roi est jeune ; montrons-lui notre servitude, et s'il ne veut l'entendre de bonne grâce, montrons-la-lui de force.

L'archevêque de Cantorbéry, informé de ces prêches, avait fait jeter John Ball en prison plus d'une fois ; mais chaque fois, sa colère s'apaisant, ou la prison se trouvant trop pleine d'autres embarras, il l'avait fait relâcher, et John Ball, à peine libre, reprenait ses tournées avec plus de ferveur qu'avant. On se redisait ses paroles de village en village, sur les chemins, dans les granges, aux veillées ; et ce bruit sourd, monsieur, qui court sous un pays avant qu'il n'éclate, avait déjà gagné les comtés de Kent, d'Essex, de Sussex et de Bedford, quand le marteau de Wat Tyler, un matin, lui donna enfin le signal qu'il attendait.

Car il n'est point, en aucun temps ni en aucun pays, de soulèvement qui parte de rien : il y faut toujours une longue patience trahie, et puis une étincelle. Le nuage qui n'a que sa propre colère se dissipe après avoir grondé, sans laisser d'autre trace qu'un peu de désordre ; mais celui qui porte, avant l'orage, tout le poids d'une injustice ancienne, celui-là ne se dissipe pas sans avoir déchargé sa foudre.

Les hommes qui suivirent Wat Tyler n'étaient donc pas seulement les vengeurs d'une fille outragée ; c'étaient des serfs, des artisans, de petits laboureurs, tous ceux à qui l'on avait promis, depuis vingt ans, une justice qui ne venait jamais, et qui virent dans ce forgeron providentiel l'occasion enfin arrivée. Ils marchèrent sur Londres, en une masse qui grossissait à chaque village traversé, ivres de cette

liberté nouvelle que donne le nombre à des hommes qui n'ont jamais rien décidé eux-mêmes ; et l'on vit, sur la route de Blackheath, ce spectacle étrange d'une armée sans uniforme, armée de faux, de bâtons ferrés et de vieilles épées de famille, qui chantait en marchant les couplets de John Ball comme d'autres eussent chanté des psaumes.

On campa, la première nuit, sur les hauteurs de Blackheath, cette lande découverte qui domine la route de Cantorbéry ; et ceux qui virent, ce soir-là, les feux de cette multitude s'allumer un à un dans l'obscurité, jusqu'à couvrir toute la colline d'une constellation tremblante, comprirent, dit-on, avant même le premier coup porté sur Londres, que rien ne serait plus tout à fait comme avant dans le royaume. John Ball, debout sur un tertre au milieu du camp, y prononça ce soir-là son prêche le plus fameux, celui qu'on redit encore aujourd'hui dans les chaumières anglaises comme on redirait un proverbe : que lorsque Adam labourait et qu'Ève filait, nul, alors, n'était gentilhomme ; et la foule, autour de lui, reprenait ces mots à mi-voix comme une litanie, pendant que les feux de camp, se consumant lentement, jetaient sur ces visages levés une lueur rouge qui n'était pas sans annoncer celle des incendies à venir.

Ce fut à Blackheath, au matin, qu'ils croisèrent, comme le hasard des routes le voulut, la princesse de Galles elle-même, mère du jeune roi, qui revenait d'un pèlerinage à Cantorbéry avec sa suite. La rencontre eût pu tourner au massacre ; elle ne tourna, cette fois, qu'à l'humiliation. Quelques-uns des insurgés, voulant montrer par un geste que tous les rangs, désormais, se valaient, forcèrent la princesse effrayée à les embrasser l'un après l'autre, comme on embrasse ses égaux ; elle s'y prêta, blême, tremblante, escortée d'hommes qui

n’osaient intervenir sous les piques ; et quand on la laissa enfin poursuivre sa route vers la Tour, ce fut sans autre dommage que cette frayeur et cette leçon d’égalité qu’on venait de lui donner de force. Ce fut, dira-t-on plus tard, la seule violence qu’ils commirent ce jour-là — mais elle suffit à porter jusqu’à la Tour, avant même les insurgés, la nouvelle que le peuple était en marche, et qu’il n’avait plus peur de rien.

Le jeune roi Richard, qui n’avait que quatorze ans, s’était réfugié dans la Tour avec sa mère, ses conseillers et le peu de troupes fidèles qu’on avait pu rassembler à la hâte. De cette forteresse aux murs de trois siècles, on voyait, par les meurtrières, la fumée des feux de camp que le peuple allumait sur les hauteurs, et l’on entendait, quand le vent portait bien, ce grondement continu d’une multitude qui ne se disperse pas. Wat Tyler et John Ball firent demander une entrevue au roi ; et l’on rapporte, monsieur, que Richard, dans un premier mouvement, y consentit de bon cœur, et fit même préparer une barque pour traverser la rivière et aller lui-même haranguer ces hommes, comme s’il n’eût vu en eux que des sujets à consoler plutôt que des ennemis à combattre. Mais ses conseillers, effrayés par les clameurs qui montaient des rives, le retinrent au dernier moment, et le firent revenir à la Tour sans que la barque eût seulement quitté le débarcadère.

Ce mouvement de recul, que la prudence des courtisans avait voulu sage, fut en réalité la pire des maladresses ; car un peuple qui s’est cru un instant écouté, et qu’on referme la porte au nez, ne pardonne pas cette porte refermée. Le désespoir succéda à l’espérance, et la fureur au désespoir. La masse entière déferla sur Londres, dont les portes, gardées par des bourgeois plus effrayés que résolus, s’ouvrirent sans

grande résistance ; et l'on vit ce jour-là ce que peut un peuple longtemps contenu, lâché soudain sur une ville sans défense. Le palais de Savoie, demeure fastueuse du duc de Lancastre — cet oncle du roi que le peuple haïssait entre tous pour son faste et pour ses impôts — fut livré aux flammes avec une sorte de solennité vengeresse : on rapporte même que les insurgés, jetant dans le brasier l'argenterie et les étoffes précieuses qu'ils y trouvaient, refusèrent d'en rien détourner pour eux-mêmes, comme s'ils eussent voulu prouver, par cet holocauste, que leur colère n'était pas cupidité mais justice. Plusieurs gentilshommes surpris dans les rues furent décapités séance tenante, sans jugement autre que la reconnaissance de leur rang ; et ce fut, ce jour-là, dans Londres entière, une terreur telle que la cour, retranchée derrière les murs de la Tour, comprit enfin qu'il fallait céder ce qu'on avait refusé d'écouter.

Le roi, sur le conseil du comte de Salisbury, qui lui disait avec cette sagesse tardive des ministres pressés par le péril — « Sire, vous pouvez encore les apaiser par de belles paroles ; sinon, ils nous détruiront tous » — se résolut donc à sortir à leur rencontre. On fit proclamer par la ville que tous ceux qui voulaient voir et entendre le roi eussent à se rendre hors des murs, en un lieu qu'on nommait Mile End. Le cri en courut de rue en rue ; et une bonne partie de la multitude, quittant les abords de la Tour où elle campait depuis la veille, gagna ce champ ouvert pour y attendre la parole royale, avec cette confiance des peuples qui n'ont encore jamais été trahis par un jeune roi.

Là, devant cette foule assemblée, Richard, pâle mais ferme, demanda ce qu'on voulait de lui.

— L'amnistie générale, répondirent les porte-parole de la foule, l'abolition du servage, la liberté de commercer dans les villes sans droits ni entraves, et qu'on remplace les corvées dues par les vilains d'une rente légère payée en deniers.

C'était peu, monsieur, au regard de ce que réclame aujourd'hui la moindre assemblée d'ouvriers ; c'était, pour ce temps d'ignorance et de servitude, une révolution entière. Le roi accorda tout, sans marchander, à la condition que chacun regagnerait sa ville et son village, laissant seulement trois hommes de chaque troupe pour recevoir les chartes scellées du sceau royal qui consacreraient ces promesses. Un murmure de joie courut sur le champ de Mile End ; on se félicitait, on s'embrassait, on préparait déjà les charrettes du retour ; et l'on eût pu croire, à voir cette liesse, que la révolte des communes s'achevait là, dans la paix d'un roi généreux et d'un peuple satisfait.

Mais il n'en était rien, monsieur ; car pendant que cette scène de réconciliation se jouait à Mile End, une autre, bien différente, se jouait au même instant dans l'enceinte même de la Tour, que le roi et l'essentiel de sa garde venaient d'abandonner pour aller haranguer la foule.

Wat Tyler, John Ball et un troisième chef, un tisserand nommé Jack Straw, n'avaient pas suivi la multitude à Mile End. Avec quatre cents hommes environ, résolus et déjà enivrés de la victoire du jour, ils s'étaient au contraire rapprochés de la forteresse, dont les postes, mal assurés depuis que l'essentiel de la garnison escortait le roi, cédèrent presque sans combat. Ils entrèrent, monsieur, là où nul, avant eux, n'était jamais entré sans y être invité par un roi ou traîné par des geôliers : dans le cœur même de la Tour de Londres, ses cours,

ses escaliers de pierre, ses appartements où résonnait d'ordinaire le seul pas des gardes.

Il faut se figurer, pour comprendre l'horreur de ce qui suivit, ce que fut cette irruption dans ces murs jusque-là inviolés : des hommes en sabots et en cottes de bure, encore noirs de la fumée du palais de Savoie, couraient dans les galeries où pendaient les tapisseries royales, ouvraient à coups de pied des portes qui n'avaient jamais connu que la révérence, et fouillaient chaque chambre avec cette fureur méthodique des hommes qui, ayant goûté une fois à la vengeance, ne savent plus s'arrêter. On les vit forcer les huis des greniers d'armes et jeter les hallebardes hors des râteliers, renverser les coffres où dormaient les archives de la Couronne, arracher des murs les bannières et les écus peints comme on arrache, dans une maison prise d'assaut, tout ce qui rappelle trop bien à qui elle appartenait ; et les quelques gardes qui n'avaient pas suivi le roi à Mile End, trop peu nombreux pour tenir un escalier, se laissèrent désarmer sans grand combat, tant la surprise et le nombre ôtaient à toute résistance jusqu'à son sens. Ils trouvèrent enfin, retranché dans la chapelle Saint-Jean où il avait espéré, sans doute, que la sainteté du lieu le protégerait, Simon Sudbury, archevêque de Cantorbéry, primat du royaume et chancelier d'Angleterre — cet homme qui avait fait emprisonner John Ball tant de fois, et qui devait payer maintenant, sur son propre corps, chacune de ces prisons.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

ÉDITION COMPLÈTE DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT

La suite de « La Hache tournée » vous attend

Recevez l'ouvrage intégral (EPUB avec ex-libris à votre nom, compatible Kindle, Kobo, Apple Books, smartphone et ordinateur) dans les minutes qui suivent.

Débloquer et lire le livre complet (EPUB — 12,90 €) →

Offre Trilogie : les 3 premiers tomes réunis (24,90 € au lieu de 38,70 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/prisons-europe-londres